



Trivium

Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales - Deutsch-französische Zeitschrift für Geistes- und Sozialwissenschaften

9 | 2011

Vitesse et existence. La multiplicité des temps historiques

Vitesse et existence. La multiplicité des temps historiques

Introduction

Alexandre Escudier et Ingrid Holtey



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/trivium/4104>
ISSN : 1963-1820

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Référence électronique

Alexandre Escudier et Ingrid Holtey, « Vitesse et existence. La multiplicité des temps historiques », *Trivium* [En ligne], 9 | 2011, mis en ligne le 30 novembre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/trivium/4104>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Les contenus de la revue *Trivium* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Vitesse et existence. La multiplicité des temps historiques

Introduction

Alexandre Escudier et Ingrid Holtey

- 1 Structures temporelles et perceptions du temps, expérience du temps et horizons temporels, images du temps et strates temporelles : ces notions se sont imposées aujourd'hui comme catégories centrales dans la recherche en histoire, en histoire de l'art, en sociologie et en sciences politiques. L'essor des diagnostics du temps dans les diverses disciplines est attribué à la révolution politique de 1989 et à la « révolution numérique » dans le domaine des technologies de communication, qui s'est amorcée à peu près à la même époque. Selon l'hypothèse de Hartmut Rosa, en engendrant et en renforçant les processus de mise en réseau globale, ces deux révolutions ont suscité un nouveau discours sur l'accélération et de nouvelles interprétations critiques du temps¹. Citant le spécialiste des médias germano-américain Gundolf S. Freyeremuth, Rosa affirme : « Nous sommes les témoins d'une poussée d'accélération unique dans l'histoire de l'humanité. En comparaison, l'industrialisation apparaît avec le recul comme une période paisible². »
- 2 L'histoire de la modernité est une histoire de l'expérience de l'accélération. L'accélération est caractéristique du développement de la modernité. Sur quels fondements l'expérience de l'accélération se base-t-elle ? Comment expliquer l'émergence et la disparition cyclique des discours sur l'accélération ainsi que l'appel à la décélération, lancé par la critique de la culture ? Les chercheurs se sont attachés à ces questionnements de part et d'autre du Rhin. Les études concernent aussi bien l'accélération des transports, de la communication et de la production (accélération technique) que l'accélération du changement social, de la circulation des idées, du renouvellement des savoirs particuliers ou du rythme de vie. Ce numéro de *Trivium* présente des approches exemplaires, françaises et allemandes, qui s'emploient à analyser les structures temporelles, les perceptions du temps, les horizons temporels ou les régimes spatio-temporels.
- 3 Comment expliquer l'accélération du rythme de vie ? Selon l'hypothèse formulée par le sociologue Georg Simmel en 1897, le temps de la vie ne peut s'écouler plus ou moins vite

et le rythme de vie dépend en réalité du nombre de représentations « qui traversent la conscience dans une fraction de temps donnée ». Mais cette caractérisation, ou définition, n'est pas encore assez précise. Ce qui importe, selon Simmel, « c'est le nombre de représentations *différentes* ». Le « rythme de vie » est donc « le produit du nombre et de la profondeur des changements qui affectent la vie ». En examinant l'impact de l'argent sur la multiplication des contenus de représentation, Simmel parvient à la conclusion que le flux d'argent moderne, du fait de l'augmentation des transactions financières et de la circulation économique qu'il provoque, suscite de nouvelles disparités et coupures qui mènent à la différenciation des relations entre les différentes couches sociales et à la différenciation des contenus de représentation. L'argent, selon Simmel, devient ainsi porteur d'un mouvement qui, en annihilant tout ce qui n'est pas en mouvement, accélère le rythme de la vie.

- 4 L'historien Reinhart Koselleck traite l'expérience de l'accélération dans le contexte empirique de la révolution industrielle en partant de théorèmes et de mythologèmes qui thématisaient l'accélération de l'histoire avant l'avènement de la révolution industrielle. Dans sa conférence de 1976 (publiée en 2000) « Y a-t-il une accélération de l'histoire? », il voit dans l'expérience de l'accélération l'indice d'une dénaturalisation de l'expérience du temps et d'une histoire spécifiquement moderne. Différenciant les catégories du « champ d'expérience » et de l'« espace d'attente » qui, en croisant le passé et le futur, permettent de thématiser le temps historique³, Koselleck postule que l'accélération en tant que catégorie d'attente prend racine dans les textes apocalyptiques de la tradition judéo-chrétienne. Mais en dépit du fait qu'elle joue un rôle sans cesse réactivé, elle ne devient un concept d'expérience qu'avec l'avènement de la révolution industrielle. Préfigurée par l'Apocalyptique en tant que contraction du temps qui précède la fin du monde, l'accélération en tant que catégorie d'attente thématisait de nouveaux contenus qui découlaient des découvertes et inventions des sciences naturelles dès le XVI^e siècle.
- 5 Élève de Koselleck, Heinz Dieter Kittsteiner poursuit les recherches de ce premier avec la question de savoir comment les attentes se transforment « de sorte qu'elles commencent à imposer leur propre forme aux expériences, expériences qui appartiennent peut-être encore à un registre différent ? » Selon Kittsteiner, la transition d'un temps historique circulaire à un temps linéaire « contraint les hommes à réfléchir en des termes nouveaux et différents à la place de leur vie dans l'histoire ». L'horizon d'attente en fonction duquel les hommes orientent leur vie se transforme, poursuit-il, tandis que se modifie également la représentation du temps historique, qui s'exprime désormais dans de nouvelles images : ponts, tunnels, trouées dans le paysage, etc. deviennent des sujets privilégiés pour représenter la vitesse linéaire⁴. Selon l'hypothèse développée par Kittsteiner dans son article de 1999, sur lequel Ingrid Holtey revient dans la postface à ce numéro, le champ d'expérience fonde l'horizon d'attente, mais « ce n'est qu'à partir de ce dernier que sont tracés les contours du champ d'expérience ». Partant de conceptions du temps contradictoires des Temps modernes, Kittsteiner tente de définir les éléments pour une théorie du temps historique : « Le temps historique est à la fois le rythme objectif du mouvement des sociétés et la perception subjective, chargée de craintes et d'attentes, de cet écoulement du temps. De ces deux composantes émerge une "forme" du temps historique, résultat d'une symbolisation qui, à partir de l'horizon d'attente, se reflète sur le champ d'expérience. L'horizon recouvre les expériences et les rassemble sous la forme d'un "signe historique" qui permet de s'orienter, même si, selon les circonstances, il donne parfois l'occasion de se fourvoyer⁵. » Si l'on conçoit l'histoire sous forme cyclique

ou ondulatoire, poursuit Kittsteiner, la distinction entre temps terrestre et éternité transcendante n'en demeure pas moins présente. Il en va autrement lorsque l'éternité, en tant que perspective infinie, coïncide avec le temps historique. On se trouve alors face au paradoxe central d'un temps historique linéaire : la divergence entre une dynamique de l'histoire infinie et le temps de la vie limité. Dans sa postface, Ingrid Holtey retrace différentes solutions avancées par Heinz Dieter Kittsteiner.

- 6 Dans son texte sur « Les temps de l'historien et du sociologue », Alain Maillard revient sur la controverse nourrie, à partir de 1958, entre Fernand Braudel et Georges Gurvitch sur les temporalités historiques. Lorsqu'il distingue le « temps géographique », le « temps social » et le « temps individuel », Braudel entend faire de la thématique temporelle le cœur fédérateur des sciences sociales et de l'histoire la discipline reine, intégratrice de tous les autres types d'approche. Au même moment, Gurvitch met par contre l'accent, quant à lui, sur « la multiplicité des temps sociaux ». En dépit des liens d'amitié qui unissent les deux hommes, le dialogue est pour le moins tendu, et l'incompréhension mutuelle. Frottée de « Wissenssoziologie » allemande (Karl Mannheim), l'approche de Gurvitch est pour Braudel désarçonnante dans la mesure où elle entremêle, pour ainsi dire, l'objectif et le subjectif: une sociologie structurale des temps historiques et une sociologie qualitative de la connaissance (ou conscience) historique. Distinguée de la « réalité sociale », la notion de « réalité historique » renvoie en effet chez Gurvitch à « la conscience collective et individuelle de la liberté humaine dont l'action concentrée peut réussir à renverser ou à modifier les structures et permettre de se révolter, dans une certaine mesure, contre la tradition ». Et Gurvitch d'ajouter: « la réalité historique n'est donc que la part prométhéenne de la réalité sociale »⁶. La « réalité historique », c'est autrement dit, chez Gurvitch, la « conscience historique », plus ou moins diffuse, en tant qu'elle fait partie de la dynamique sociale elle-même, dont les différents facteurs (objectifs et subjectifs) se trouvent reconfigurés ad hoc, à chaque instant, au sein de la société. Ce faisant, Gurvitch attire l'attention sur la question du temps historique subjectivement vécu, et sur son importance causale, à côté du social, de l'économique et du politique. Le problème était identifié avec justesse, mais la terminologie retenue quelque peu maladroite: cette « réalité historique » versus « réalité sociale » façon Gurvitch, nous la désignons aujourd'hui en effet plus adéquatement (grâce aux propositions séminales de Koselleck) par des notions comme « horizons d'attente », « régimes d'historicité » ou encore « régimes d'attente ». A relire les termes de la controverse, on constate que les trois « plans étagés » de Braudel ne faisaient pas grand cas de la conscience historique, des représentations et anticipations temporelles. L'histoire des mentalités qui a suivi s'est certes saisi du problème, mais sans référence véritablement explicite à la question des temporalités. Gurvitch aura donc eu très tôt le mérite de remettre ces interrogations complexes au centre du débat. Il anticipait en cela, sous d'autres vocables, le mouvement de réflexion impulsé depuis, en Allemagne et ailleurs, par Reinhart Koselleck sur la nécessité de combiner ad hoc histoire des structures (*Strukturgeschichte*) et sémantique historique. L'histoire de la controverse Braudel-Gurvitch est l'indice de la continuité d'un problème. Une réminiscence épistémologique donc, propre à nous décentrer quelque peu de nos nouvelles certitudes ou de nos novlanges amnésiques.
- 7 Dans ses différents travaux sur les « expériences du temps », François Hartog demeure en France le principal promoteur d'une réflexion d'ensemble sur les temporalités historiques, notamment à travers la « notion heuristique » de « régimes d'historicité »⁷. Il

a par là invité à une historicisation fine des jeux complexes de représentations entre le passé, le présent et le futur. Un comparatisme double devrait idéalement en découler, à force de travaux circonscrits sur différentes époques et différents espaces. Quelles grandes configurations est-il permis d'observer, à telle ou telle époque, en tels ou tels espaces, entre les trois ek-stases du temps? Peut-on typologiser précisément, de sorte à pouvoir les comparer, ces « régimes d'historicité »? Autant de questions requérant, pour y répondre, de nombreux travaux monographiques préalables qui, mis en série, doivent rendre possible la comparaison dans le temps et l'espace. Dans le droit fil des travaux de R. Koselleck sur la fin du *topos* de l'*historia magistra vitae*, François Hartog a pour sa part distingué trois grands régimes d'historicité occidentaux: le « régime ancien », le « régime chrétien » et le « régime moderne ». Depuis la fin de ce dernier – ou plutôt sa reconfiguration profonde après 1989 –, on a vu surgir une pléthore de propositions et de discours sur la mondialisation, la globalisation, les histoires connectées, l'histoire mondiale ou universelle, etc., autant de phénomènes et de grilles d'analyse qu'aucune formule univoque ne saurait pour l'heure embrasser de manière satisfaisante. Le régime d'historicité contemporain se cherche ainsi, et sans doute s'écrit-il au pluriel, selon divers dosages d'éléments anciens et nouveaux, en différents points de la planète, comme ce fut sans doute toujours plus ou moins le cas.

- 8 Dans son esquisse pour une histoire du « sentiment d'accélération de l'histoire », Alexandre Escudier s'inscrit dans la continuité des travaux de R. Koselleck et s'emploie en inventorier les différents types de phénomènes, complexes, que les discours sur l'accélération de l'histoire recouvrent depuis environ la fin du XVIII^e siècle. C'est ce qui est subjectivement vécu (ou prétendu l'être) et ses différentes sémantiques qui constituent ici le point de départ de l'analyse : d'une part, parce que ce matériau sémantique est l'*indicateur* d'expériences faites (expériences matérielles, sociales, économiques, politiques, culturelles) qu'il s'agit dès lors pour l'historien de reconstruire suivant des séries de causes le plus souvent hétérogènes (accélérations objectives d'ordre matériel, social ou politique, mais aussi accélération supputée et redoutée en tant que ce sentiment cristallise nombre d'angoisses encore causalement non assignables) ; d'autre part, parce que les sémantiques de l'accélération historique induisent un certain nombre d'attitudes (surtout idéologiques, religieuses et politiques) et deviennent ainsi à leur tour de véritables *facteurs* d'histoire. Pour A. Escudier, l'enjeu essentiel est ici d'établir un certain nombre de distinctions heuristiques et historiques fondamentales, entre accélération objective et sentiment d'accélération bien sûr, mais aussi entre différentes dimensions hétérogènes de l'accélération concrète de l'histoire (après la fin de l'âge hippomobile au XIX^e siècle, l'accélération de la circulation des biens et des personnes n'est par exemple pas du tout du même ordre, n'induit nullement les mêmes effets et pratiques, que l'accélération de la vitesse de circulation planétaire des informations via le télégraphe électrique et ses avatars jusqu'à internet, à la vitesse – pour nous instantanée – de la lumière). L'hypothèse faite *in fine*, en termes de régimes d'historicité hypermodernes, est celle d'une disjonction contemporaine radicale entre accélération sociale (toujours plus diverse et intense de nos jours) et espérance politique (ou « temporalisation de l'utopie » – *Verzeitlichung der Utopie*, Koselleck). A la suite du régime « ancien itératif », du régime « chrétien eschatologique » et du régime « téléologique temporalisé » des Modernes apparaîtrait ainsi alors un quatrième type contemporain qu'on pourrait appeler un régime « atéléologique détemporalisé »⁸.

- 9 La réflexion contemporaine sur les temporalités historiques saurait-elle pour autant se limiter au débat académique ? Assurément pas, tant la question se pose de nos jours avec insistance dans le champ politique, et à tous les niveaux d'action publique – du local au global. Comment composer démocratiquement et efficacement les différents enjeux et degrés d'urgence de l'action politique ? Comment articuler ensemble par exemple le temps long de l'écologie, le temps moyen de la géopolitique ou de l'économie et le temps court de la crise politique, de la pression médiatique et des échéances électorales ? Telle semble bien être en effet la quadrature contemporaine du cercle politique. Une autre histoire, à venir, sans doute, mais qui n'est pas sans lien avec les éléments de réflexion proposés dans ce numéro thématique de *Trivium*.

BIBLIOGRAPHIE

- Escudier, A. (2009) : « “Temporalisation” et modernité politique : penser avec Reinhart Koselleck », *Annales H.S.S.*, 64 (6), novembre-décembre, p. 1269-1301.
- Gurvitch, G. (1962) : *Dialectique et sociologie*, Paris : Flammarion.
- Hartog, F. (2003) : *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris : Seuil.
- Kittsteiner, H. D. (1999) : « Einheit im Pluralismus: Wie kann Geschichtstheorie widersprüchliche Zeitvorstellungen verbinden? », in : Schulz, E. / Sonne, W. (éd.): *Kontinuität und Wandel. Geschichtsbilder in verschiedenen Fächern und Kulturen*, Zurich : vdf Hochschulverlag, p. 41-87.
- Koselleck, R. (1979) : « “Erfahrungsraum” und “Erwartungshorizont” – zwei historische Kategorien », in : id., *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, p. 349-375.
- Rosa, Hartmut (2005) : *Beschleunigung. Die Veränderung der Zeitstruktur in der Moderne*, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp ; trad. fr : *Accélération. Une critique sociale du temps*, trad. par D. Renault, Paris : La Découverte, 2010.

NOTES

1. Rosa (2005), p. 40 [Dans la traduction française, publiée en 2010, ce passage semble avoir été omis ; NDLR]. Pour la problématique du temps dans la temporalisation esthétique de dispositifs de perception, cf. Les recherches de l'école doctorale « Zeiterfahrung und ästhetische Wahrnehmung » à l'université de Francfort-sur-le-Main: <http://web.uni-frankfurt.de/fb10/grakozeit/> [consulté le 7/4/2011]
2. Rosa (2005), p. 40. [Cette citation ne figure pas dans la traduction française publiée en 2010 ; NDLR].
3. Koselleck (1979), p. 349-375.
4. Kittsteiner (1999), p. 54, 56, 60.
5. Kittsteiner (1999), p. 56, 77.
6. Gurvitch (1962).

7. Hartog (2003).
 8. Escudier (2009).
-

AUTEURS

ALEXANDRE ESCUDIER

Alexandre Escudier est chargé de recherche au Centre de Recherches Politiques de Sciences Po.

INGRID HOLTEY

Ingrid Holtey est professeur d'histoire à l'université de Bielefeld.